

Mes bibliothèques

Sherry Simon

Numéro 150, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, S. (2017). Mes bibliothèques. *Les écrits*, (150), 147–155.

EXLIBRIS

SHERRY SIMON

de l'Académie des lettres du Québec

Mes bibliothèques

À Paris, ma vie d'étudiante consistait essentiellement en deux sortes de lectures : celles des après-midis à la Bibliothèque nationale, rue Richelieu, et les lectures nocturnes dans ma chambre, jusqu'à très tard dans la nuit, ce qui enrageait M^{me} Champigneul, ma logeuse, parce que, disait-elle, l'unique ampoule que je gardais allumée jusqu'à 3 heures du matin lui coûtait cher. Même aux lendemains de 68, la mémoire de la guerre et de ses privations était encore vive...

Pour approvisionner mes lectures de nuit, j'avais recours à la bibliothèque de l'arrondissement, endroit miteux et peu fréquenté, mais qui me plaisait. Elle était située au fin fond d'un corridor, accessible à des heures byzantines, et me fournissait une grande quantité de classiques français ou en traduction. Je lisais en français sans difficulté, bien mieux que je ne parlais. Heureusement que Barthes, chez qui j'étudiais, était le plus anti-Français des professeurs parisiens et aimait bien les accents. Surtout, il n'était pas ahuri par des fautes de français.

Si je piquais des livres universitaires sans arrière-pensée (les beaux livres blancs de chez Gallimard et Minuit), je n'aurais jamais pensé faire de même pour les romans, qui abondaient sur les rayons gris et labyrinthiques de la bibliothèque de l'arrondissement. Pour les livres anglais, je comptais sur une amie. Et c'est un roman en anglais qui a finalement compté le plus pour moi durant ma première année d'études.

J'étais installée dans ma chambre d'étudiante à Paris depuis quatre mois quand on m'a proposé de me loger à Londres pour quelques jours. Quitter Paris, où on m'engueulait régulièrement pour des fautes de politesse (parce que j'avais omis de dire « Bonjour Madame! » avant de demander l'heure, ou parce que j'avais touché une pomme sur un étalage), me permettrait, pensai-je, de me sentir moins seule. Je ne connaissais pas Londres et j'avais apporté avec moi *The Golden Notebook* de Doris Lessing. Il me fut difficile de profiter de la ville tant ce livre m'absorbait.

Publié en 1962, *The Golden Notebook* est vite devenu un classique, un roman-phare pour le mouvement féministe naissant. Je me perdais entièrement dans l'intrigue, suivant les péripéties de l'héroïne à travers les étapes de son engagement au parti communiste britannique. J'étais également séduite par l'exploration de la vie affective et sensuelle, mais surtout par la forme fragmentaire de l'œuvre: ce récit morcelé ouvrait de vastes possibilités d'expression. Il était composé de cinq carnets, chacun portant le nom d'une couleur différente et traitant des diverses facettes de la vie de l'écrivaine Anna Wulf: le noir, traitait de ses expériences dans la Rhodésie de sa jeunesse; le rouge, de ses activités au parti communiste; le jaune, de son histoire d'amour; le bleu, un journal intime, abordait ses souvenirs, ses rêves et sa vie intérieure; et, enfin, le carnet d'or se voulait une tentative de synthèse.

Dans ce roman, Lessing parle ouvertement de sujets osés comme les menstruations, la sexualité et l'orgasme. Elle refaçonne la tradition du roman politique de George Orwell et ouvre la voie à Nadine Gordimer – dont je dévorerais plus tard *The Burger's Daughter* (1979) et la totalité de son œuvre. Si Gordimer restera plus conventionnelle sur le plan formel que Lessing, elle évoquera toutefois un même nœud de pulsions contradictoires entre vie politique et sensualité. Cependant, la grande passion que je ressentirai pour Gordimer n'aura jamais la qualité et la force du coup de foudre que j'éprouvai alors pour Doris Lessing.

The Golden Notebook faisait partie de mes lectures de nuit, malgré sa modernité qui, je m'en rends compte aujourd'hui, l'aurait rendu éligible à ma liste de jour : les Beckett, Robbe-Grillet, Sarraute, Joyce et autres, qui attaquaient frontalement les conventions romanesques. Lessing avait une importance pour moi qui était d'un autre ordre. Ce n'était pas seulement à cause de l'intrigue et du milieu, mais parce que le livre me permettait de me projeter dans une autre existence, d'appréhender les contours d'un univers possible et de voir l'ensemble des fragments qui pouvaient constituer un parcours de vie.



Les premiers livres que j'ai lus seule, la fantaisie (*The Secret Garden*, *The Borrowers*), les livres d'aventure (*The Hardy Boys*, *Little Women*), les biographies simplifiées (les « Signature Books ») venaient de la bibliothèque publique. À la maison, il n'y avait que quelques livres épars sur les étagères – la série des « World Books » (une encyclopédie populaire) et une série de biographies anciennes écrites par Luisa Muhlbach, héritée de mon grand-père (seul objet que je peux qualifier

d'« héritage » dans notre maison), qui n'a jamais été ouverte, à ma connaissance. Sinon, quelques cadeaux, des livres de recettes, que sais-je ?

L'auguste bibliothèque de la ville de Westmount, au bout de la côte Victoria, n'était pas très loin de notre maison, mais elle nous était inaccessible, puisque nous étions hors des limites de la ville. Aucune possibilité de profiter de ce haut lieu de la culture anglo-saxonne aux relents victoriens. C'était donc la bibliothèque du « Y » de Snowdon qui répondait à nos besoins. La fin de semaine et l'été, je longeais les longs pâtés de maisons qui me séparaient du « Y » juif, et revenais épuisée, les jambes molles, les bras chargés.

Le « Y » était un fier immeuble situé dans un quartier alors en pleine croissance, accueillant dans des duplex neufs la population juive qui quittait les « vieux quartiers » du Mile End. À côté de la piscine, du gymnase, de l'auditorium et des salles de réunion, il y avait une bibliothèque modeste, d'une seule pièce, la Faerman Library. Il me plaît de penser que, dès mon plus jeune âge, la lecture fut associée aux autres activités toujours importantes pour moi : la nage, le tennis...

Dans la petite bibliothèque du « Y », je trouvais l'essentiel : les classiques du roman anglais et russe – Dickens, les sœurs Brontë, Tourgueniev. La collection était tellement restreinte qu'un été j'ai conçu le projet de tout lire du début à la fin. Le début, c'était le théâtre grec (A pour Antiquité ?). Je ne me rappelle plus jusqu'où je suis allée dans ce projet, mais j'ai récemment entendu le romancier Alain Maban Kou raconter que, quand il était jeune, il croyait que la procédure normale était de passer à travers les livres de la bibliothèque en ordre alphabétique. Alors quand il voyait quelqu'un tenir à la main un roman de Zola, il était béat d'admiration...

Pendant plusieurs semaines, j'ai lu uniquement les pièces de Sophocle, Eschyle et Euripide. Je me souviens des couvertures rigides, des couleurs fortes, de la taille agréable des lettres, de leur espacement. C'était des traductions au goût du jour, écrites dans une langue vivante, mais je ne comprenais qu'une partie de ce que je lisais. De nombreuses lectures de mon adolescence me donnaient cette sensation.

J'avais prévu, autour de 15 ans, de lire la Bible du début à la fin. La Bible était présente partout autour de moi, autant à l'école que le samedi matin à la synagogue. L'enseignante à l'école répétait : « *You must read your Bible* », et, à la synagogue, les références à la Bible étaient constantes, même s'il s'agissait là d'une autre facette du même livre : l'Ancien Testament. La poésie des deux textes ne se ressemblait guère : d'une part, le rythme familier des prières que nous récitons à l'école chaque matin, tirées de la version King James (« The Lords Prayer », le Psaume 23) ; de l'autre, les prières en hébreu qu'on récitait sans comprendre. Deux lectures parfois contradictoires d'un livre qui portait pourtant le même nom.

Ma lecture personnelle de la Bible a débuté avec la version King James, que j'avais reçu comme prix à l'école. Comme j'ai savouré le luxe des pages soyeuses ! Avec zèle, je lisais tout, même les longues séries de noms des descendance généalogiques. La litanie des *begat* (« engendra ») a toutefois eu raison de mon enthousiasme. Et j'ai abandonné l'idée de lire la Bible d'un bout à l'autre.

Plus tard, lorsque j'ai été engagée comme prof à Concordia, j'ai passé de longs mois à fouiller l'histoire de la traduction biblique. Ces recherches m'ont fait connaître l'un des plus magnifiques lieux de lecture à Montréal, the Birks Divinity Library, à McGill. On confiait alors aux lecteurs la clé des rangées de livres au sous-sol, ce qui me permettait de

parcourir seule, des heures durant, la collection des Bibles anciennes. Le privilège de cette clé, donnée en toute confiance à une époque où il n'y avait pas de surveillance caméra, et les multiples richesses de l'endroit, me touchent toujours malgré le fait que je suis consciente des histoires pas toujours reluisantes qui ont permis à cette collection d'exister et de perdurer. Me vient en tête un court récit du grand érudit et traducteur indien A. K. Ramanujan au sujet de la bibliothèque de l'université de Chicago («Annaya's Anthropology», traduit du kannada). Le récit commence avec l'évocation des clés que l'on confiait au jeune Annaya pour qu'il puisse lire en toute liberté dans la bibliothèque, chez lui, à Mysore. Arrivé aux États-Unis, le jeune Indien, qui avait montré peu d'intérêt pour ses propres traditions alors qu'il vivait chez lui, découvre le vaste réservoir de savoir sur le monde hindou que contient la bibliothèque américaine. Il trouve même un livre récent sur la minorité religieuse dont il fait partie. Soudainement, les «clés» du savoir que contient la bibliothèque deviennent suspectes, puisque Annaya comprend que c'est son cousin, un traditionaliste hypocrite, qui a été payé pour fournir les informations de l'étude.

L'allusion aux clés évoque ce mélange de révérence et de soupçon que l'on doit entretenir à l'égard des bibliothèques. Les Bibles que j'ai lues étaient en concurrence les unes avec les autres, armes dans une entreprise cruelle d'évangélisation, outils de disputes millénaires aux conséquences parfois terribles.



Snowdon, dans les années d'après-guerre, était un quartier polyglotte où le français était absent. Beaucoup de commerçants, et presque tous les grands-parents de mes amis, parlaient

l'anglais avec un accent. Si les revendications des francophones avaient commencé à résonner dans l'est de la ville, la nouvelle n'avait pas encore atteint Snowdon. On pratiquait le français (qu'on qualifiait de *Parisian French*) du bout des lèvres à l'école. Le latin était considéré une matière plus sérieuse.

La religion demeurait encore un facteur de grande importance. Nous, les Juifs qui fréquentions les écoles protestantes, nous étions dans certaines majoritaires. Dans mon école, les classes ne fonctionnaient qu'au ralenti durant les fêtes juives. Nous récitons avec ferveur les cadences du *Lords Prayer*, mais évitions de dire « *through Christ our Lord* » et avions des paroles alternatives pour « *Onward Christian Soldiers* » (« *Onward Jewish Soldiers* »). J'ai eu une seule professeure juive, en 9^e année, Miss Lederman. C'est grâce à elle que j'ai entendu parler de *Duddy Kravitz* (prononcé à la yiddish, « Doody ») de Mordecai Richler (1959). Jamais ce livre n'aurait été mis au programme. Les livres qu'on nous proposait se résumaient essentiellement à un roman de Dickens et une pièce de Shakespeare par année.

Notre coexistence avec le monde protestant ne posait aucun problème. Nous y étions parfaitement à l'aise et c'est peut-être pour cette raison que j'ai été aussi bouleversée par un livre que j'ai lu durant l'adolescence, *The Pillar of Fire* (1951) du Dr Karl Stern, un psychiatre influent durant les années 50 et 60 à Montréal. Ce livre traite de la conversion d'un Juif d'origine allemande au catholicisme. Pour la jeune adolescente que j'étais, le sujet était fascinant, mystérieux, scandaleux.

Le récit de cet intellectuel élevé dans le confort en Bavière et de sa recherche de la vérité, d'abord à Berlin et ensuite à Montréal, dans un Québec qu'il trouvait épouvantablement provincial, m'a longtemps perturbée. Comment un Juif pouvait-il embrasser la religion catholique? Comment pouvait-il se trouver à l'aise dans ces grands espaces de pierre froide

qu'étaient les églises, décorées dans un style qui nous apparaissait quétaine et à des années-lumière de la véritable beauté. Je ne comprenais pas cette conversion. Surtout, il y avait l'indicible trahison d'avoir quitté la religion juive au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, suite au meurtre de six millions de Juifs par des Chrétiens.

Ce n'est que plus tard que j'ai appris que l'abandon de la religion juive par ceux qui ont survécu à la Deuxième Guerre mondiale et à l'Holocauste n'était pas aussi impensable que je l'avais cru. Et comble de paradoxe, le garçon dont je m'étais entichée – et que ma famille m'avait défendu de fréquenter parce qu'il n'était pas Juif – était en réalité le fils de Juifs survivants de l'Holocauste qui, après la guerre, avait délaissé leur religion pour l'église unitarienne.



À la fin de l'école secondaire, j'ai reçu un certificat-cadeau d'une dizaine de dollars de la librairie Classics, sur la rue Sainte-Catherine. J'ai acheté *The Doors of Perception* d'Aldous Huxley, *The Philosophy of Modern Art* de Herbert Reed et *The Plague*, d'Albert Camus, que j'ai lu en anglais. C'est alors que j'ai commencé à lire dans des restaurants, après avoir commandé une tasse de café que je buvais noir. Le café était très amer, mais je persistais à le boire, croyant ainsi me donner un air d'intellectuelle. Les cigarettes ont suivi, ma marque préférée étant *La Québécoise*, pour marquer clairement la révolte contre mes origines.

Un des livres qui m'a le plus séduite alors était *Oblomov* de Goncharov, un récit où le protagoniste passe le plus clair de son temps au lit, trop paresseux pour se lever, incapable de prendre des décisions et de passer à l'action. Ce roman, issu

de la tradition satirique russe du 19^e siècle, est devenu pour moi le prototype du roman moderne, où la vie imaginaire du héros l'empêche de vivre. De Saul Bellow, avec son *Dangling Man*, à Italo Svevo, avec *La Coscienza di Zeno*, en passant par les *Carnets du sous-sol* de Dostoïevski ou les romans de Nabokov, j'étais attirée par l'hyperconscience de ces antihéros qui râlaient contre le monde, incapables de sortir des rets de la parole, satisfaits au fond de la vie qu'ils se fabriquaient dans et avec les mots.

C'est sans doute le contraste avec cette tradition d'écritures masculines qui m'a tant ébranlée quand, quelques années plus tard, entre Paris et Londres, j'ai lu Doris Lessing. Son roman se situe dans une tradition semblable à celle de mes auteurs préoccupés par l'exploration des profondeurs du soi. Cependant, les carnets de l'écrivaine Anna Wulf proposent une vision différente de cette quête. Ils multiplient les voix qui racontent le soi intime, construisant un magnifique canevas de vérités éclatées, à l'image d'une bibliothèque.